Poème Cosmogonique du Vivant

- Descendre
- Écrire ce qui ne se pense pas
- Abstraction et Intrication
- Faire abstraction avec
- Dans l'intervalle de ma phantasia
- J’abstrais et dérive le tenseur du cosmos
- Tout se confond dans une sensation inouïe : Je suis vivant

Descendre

Mon esprit crée.
Comme par complexe, il crée
Des formes en permanence.
C'est tout ce qu'il sait créer.
Ces formes sont l’illusion
De son monde intelligible.

Les formes sont finies. Elles sont des ensembles dont
Seules les frontières sont visibles, elles
Deviennent des présences et des objets, des concepts,
Des idées.
Avec elles j'organise ma pensée.
Parce que l'objet est saisissable, il devient utile,
L'objet devient le seul matériau de la pensée
Au nom de mon humanité.

La forme est utile à ma pensée.
La forme que j'agence est l'organe de ma pensée.
Le mot est l'organe de ma phrase.
Ma phrase est la forme d'un ensemble d'objets.
Ma pensée gagne l'inertie héritée du mot.

La forme est une image, une idée, un bloc, qui organise ma logique et ma compréhension par emboîtement d'objets. Ici,
Agencer les invisibles est impensable.

L'impensable rôde, libre, naïf, dans l'air que je respire nécessairement, opportunément, aveuglément,
Avec insouciance.

Si je dessine au crayon la forme d’une coccinelle, j'en reconnais la forme qui est ici une image vidée, une représentation,
Une coccinelle lésée.
Cette image est une idée. Cette image n'est qu'une idée. Son contour, son trait, sa forme restent l'idée pensive d'une coccinelle loin de son sujet et
L’esprit qui raisonne avec des idées seules perd son corps,
Il perd son ancrage dans le monde fait d'invisibles et de mouvements.

Si maintenant je peins cette coccinelle, elle sera investie de ses couleurs et de ses lumières,
Et elle prendra une toute autre dimension.
Elle ne sera plus qu'une forme. Elle sera douée d’un contenant vibrant, d’une mobilité, d’une

perception, d’un agencement, d'un solide mystère habité du mouvement invisible du vivant.

Si je fais abstraction de la forme, la coccinelle peut être représentée par de simples taches de couleurs, plus abstraites, alors
Une présence physique se devine comme une source de possibilités plutôt que comme un espace limité, limitant, formel, utile.
Et je peux sentir les intentions de l'insecte.
Son corps
Est un jardin d'invisibles qui s'épanchent hors de sa forme.
Et la coccinelle prend les mêmes propriétés qu'une source de lumière.

La couleur est l'indice d'une cohabitation avec les lumières.

La couleur indique au-delà de la forme.
Elle indique le mouvement des matières vivantes et inertes.
La couleur indique le champ lumineux des présences, elle porte en elle l'intention des essences et de leurs interactions.
La coccinelle m'a rendu une lumière rouge. C'est l'information qui m'est destinée et qui me lie à cette coccinelle comme une intention. Sa forme est l'intention que je lui porte pour pouvoir la penser.
Sa couleur est l'intention impensable qui traduit l’intériorité des mouvements invisibles,
Une réalité se trouve dans la transformation mouvante des propriétés
Que les lumières révèlent et mettent en reflet.

Pour moi, le rouge est l'identité de cette coccinelle,
La lumière rouge est ce qui m'aura traversé.
La lumière est l'intervalle qui nous lie.

Si le mot est une forme, la phrase est un agglomérat, un grumeau de formes.
La pensée et sa phrase sont les formes qu'il me faut investir dans leurs couleurs, dans leurs mouvements intrinsèques,
Dans la texture d'une voix qui se disperse comme la lumière lointaine d'un feu déjà éteint,
Dans la densité des intervalles plus que dans la somme de leurs objets.

Écrire m'est parfois ce processus mystique où
Mon propos est au-deçà du livre,
Dans le spectre d'un auteur qui résonne
Par une lumière plus profonde,
Une lumière trouvée dans une autre langue.

Je dois me familiariser avec
Cette dimension abstraite
Qui régit le concret.
C'est l'enjeu de ce livre dont
L'ambition
Est de représenter le vivant pour mieux l'investir

Et le représenter.

Cette ambition est encore une idée.
Si la fin s'avère bonne,
Je tiens que le début sera bon.

L’idée c'est la tentative de mon esprit à abstraire le corps absurde,
À m'articuler dans la pensée logique,
Plutôt que de me mouvoir et de trouver un réel indiscutable dans un espace concret.
Cette attitude sert mon humanité,
Et aux dépens d'une chose
Qui m'est plus que tout,
Et plus vaste que ma seule humanité.

Parce qu'un auteur se rend à son humanité,
Il parle la langue de son humanité.
Et sa poésie se perd dans une littérature d'objets.

L'idée est ce qui me tient à mon humanité, loin des intimités universelles.

L’idée est cette forme qui fuit mes perceptions et mes affects pour ne s'agencer que dans les représentations culturelles de mon esprit.
L’idée est la trace d’une volonté de supplanter la perception du concret par l’objectivité de ma pensée, et via les logiques normées du langage.

Dès lors qu'une subjectivité se déploie à mes sens, dépourvue de ses représentations, de ses interprétations, j'admets que l'objectivité m'est moins concrète que ma subjectivité.
Ma subjectivité est tellement loin de ma pensée qu'elle devient une objectivité pour elle.
C'est une objectivité plus réelle, plus dense que l'objectivité même de la pensée qui la définit.
Le monde abstrait qui trouvait une justesse dans mon corps devient une présence qui peut être plus concrète que ce que ma pensée peut concevoir de plus concret.
C'est la première absurdité, le premier paradoxe qui, quand je le vis,
Me fait rire. Et
Rire me fait me sentir vivant.

Si, au prix d’un dur labeur, mon esprit se fait moins volontaire,
Il peut être en mesure de regarder et de constater seulement.
Mon esprit devient alors une propriété perceptive du corps plus qu'un outil analytique,
Et il recouvre alors sa fonction matricielle : j'habite mon corps.
Habiter mon corps,
C'est être dans mon mouvement propre.
C'est être, plus que me faire être.
Je me découvre ainsi une identité concrète, faite de mouvements invisibles, indicibles,
Une identité à l'haleine de pétrichor.

Ces capacités à être, trouvées dans l'impensable, changent la forme de mon corps en
Une entité plus diffuse, au-delà de ma forme, de mon masque, de mon image.

C’est ce qui me donne une dimension plus grande que l’objet seul qui me représente.
Ma subjectivité est alors en moi, et aussi en dehors de moi.
Et ainsi je suis indissociable de mon corps, je redeviens sa simple manifestation.

Mon corps perd ses limites : il est aussi ce que je perçois.
Je suis ce que je perçois ?
Ce que je perçois et qui fait maintenant ma subjectivité est, plus que ma propre nature, la nature même :
Mon corps fusionne naturellement avec les musicalités qui le traversent. En absorbant les ambiances, les intentions, les cinétiques, les intervalles, mon corps saisit naturellement, organiquement, l’essence des contextes pour mieux les traverser et en être traversé.
Mon corps et mon environnement dansent, nous sommes
Une sinusoïde qui
Dévoile un nouveau regard fait de mystères concrets,
Des mystères suffisants
À mon entendement.

Dans ce phénomène d'intrication, je « deviens » ce que je perçois.
Mon corps, allongé sous un arbre avec cette coccinelle, au bord d’une rivière, devient le moment.
Il devient la scène et se confond en elle, avec elle, en moi.
Ce mouvement est une danse orchestrée par les organes extérieurs devenus miens, faits miens.
L’arbre, la rivière, l’oiseau, le possible poisson, la terre fertile et l'odeur des alluvions,
Cette ambiance, ce rythme est
Dans mon corps, est
Mon corps tout entier.
Mon corps devient autre chose qu’un corps fini, il devient un champ,
Un champ de possibles, un champ mouvant, parfaitement moulé dans les rythmes inconscients de la rive.
Il en est devenu l’amont et l’aval.
Ma pensée est l'eau invisible et redoutable de la rivière.

Je pense à Narcisse.
Se serait-il noyé ici ?
Mon esprit ne serait là que pour distinguer les formes,
Que pour me rappeler à ma propriété d'être singulier et fragile,
Coupé du monde et malmené par la pensée d'un masque sidérant ?
Ou appartient-il depuis toujours à un cosmos fuyant,
Fait de présences mouvantes, traversantes
Que des rythmes distincts et remarquables,
En proie à un monde dévorant,
Auraient confondu dans l'intrication d'un amour inévitable, protéiforme et omniprésent ?

Quand penser se fait au-deçà des mots,
Penser devient un exercice mystique,
Ce qui devient un poème m'est une épreuve nécessaire pour acter au théâtre.
Une discipline se pense.

Le théâtre est une discipline.
Je dois penser comment ne plus penser
Et découvrir ce que cache cette idée irrationnelle.

Je dois penser via la diffusion de mes sens plutôt que par une profusion d'idées.
Quand je ne suis fait que de pensées, je sors de ma présence organique et concrète. Mon corps devient objet, idée, concept. Je ne peux m’émanciper que vers un monde d’illusion, dans lequel je perds toute capacité d'identification subjective.
"Je" n'est plus qu'une idée. "Je" perd tout sens commun. Je ne suis plus que cet objet, disponible à l'utilité.
Quand je ne suis que d'idées, mon monde se façonne en une somme systémique d'idées. Je brasse ce monde fictif de représentations objectales et mécanistes.
J'ai pour blessure l'abstraction initiale de ma présence mouvante et concrète.
Je ne suis plus qu'une pensée désincarnée dans la tragédie de ma dissociation.
J'agence des concepts comme j'assemble les objets d'un puzzle
Dans une utopie déterminée en projet.
Je reproduis hors de moi ce modèle où je suis le rouage dans la machinerie déterministe et logique là
Où mon corps, lui,
Ne parle que d'intrications absurdes et insensées.

L'absurde est la part de cohérence
Que mon corps habite et
Qui échappe à ma pensée.
L'absurde est ce qui doit être validé
Inconditionnellement
Par l'esprit qui cherche le mouvement dans ses idées.

Pour toucher le réel,
Je ne peux pas le parler.

Il ne peut pas se dire.
Il ne peut pas se penser.
Le réel se touche, il se constate
Dans le maillage mouvant des présences insaisissables,
Par l'exercice du vivant, dans l'éveil d'une pensée
Qui regarde les mystères
Plus qu'elle ne les reconnaît.

Ce champ d'imprévus arrose et révèle
Mes perceptions lucides,
Mes émotions franches.
Il redonne à mon intuition sa nature sans âge,
Faite de mouvements, et dont je devine
Une source profonde
Qui reflète les couleurs

Des invisibles.

Écrire ce qui ne se pense pas

Puis-je suggérer à l'esprit une réalité des corps afin de le sensibiliser plus encore au vivant, et cela sous prétexte d'une discipline théâtrale ?
Cet enjeu mérite toutes les audaces. Pour cela
Il me faut déconstruire ma culture pensive dans son exercice favori, l’abstraction,
Et m'animer dans la musicalité des intrications.

Je dois écrire une expérience plus qu'une idée.
Je dois témoigner plus qu'écrire.
Je dois trouver et montrer
Par mon mouvement.

Je dois acter
Un poème mouvant
Du théâtre du vivant.

Quand j'écris, j'agence des mots qui sont des concepts. Quand j’écris,
Je me plie aux normes convenues du langage, et je me soumets aux limites de ma langue. Écrire m'est une difficulté dépassable si le souci littéraire est explosé. La trouvaille poétique est essentiellement hors de ma littérature.
Lire, c'est faire l’expérience d'une écriture, d'une pensée.
Quand j'écris, je lis la transformation que mon humanité a opérée pour me changer.

Penser, c'est chercher une phrase.

L'idée est l'organe que ma pensée agence. C'est un concept, un objet à organiser parmi mes autres idées.
L'idée est un concept auquel mon esprit aura attribué une forme pour pouvoir l'agencer comme on agence des briques dans la cohérence d'une architecture. Le mot est la matière première de la pensée, le mot est la forme primordiale qui donne sa nature à la pensée. Dans le mot il y a la rigidité culturelle indépassable qui obsède les grands esprits. Hors du mot, il y a le monde réel qui inspire les poètes et que les sociétés espèrent.

Créer une forme, c’est être en mesure d'en extraire son contexte,
C'est un découpage par abstraction.
La réalité est le négatif du réel.
Créer une idée, c'est d'abord l'isoler pour en dessiner sa forme nette.
Créer une idée est une abstraction.

L'abstraction est la première fonction de mon esprit.
L'abstraction est la source de ma pensée.

Si je fais abstraction de mon abstraction,
Je trouve l'intrication, je trouve le corps sans la pensée.

Je veux plonger ma pensée dans l'obscure profondeur
D'une trouvaille essentielle,
D'un mouvement originel, plus
Nourri de corps que d'esprit, plus
Nourri de sens que de pensée, plus
Trouvé de candeur que de littérature.

Je veux traverser un poème cosmogonique de mon vivant.
Un poème comme une épreuve pour celui qui veut comprendre,
Il sera une réjouissante décadence pour celui qui aime danser,
Sous le masque de son humanité.

Ce poème est une épreuve. Il est
Un bégaiement ancré dans
La nécessité.

Abstraction et Intrication

Je fais abstraction de mon pouvoir d'abstraction puis
Je fais abstraction jusqu'à l'abstraction de mon abstraction,
Pour tout faire renaître
Dans le seul regard de mon intrication au monde et
M'habiller d'une subjectivité neuve.

Je veux déconstruire l’abstraction jusqu’au paradoxe et
Reconstruire un monde dans son intrication ontologique, c'est mon ambition poétique.
C’est user de mon langage abstrait, dans une construction confuse
Et par un style absent,
Où chacune de mes idées serait intriquée aux autres par la force de sa seule présence, sans paramètre causaliste de temps ni d’espace,
Et dans un souci littéraire nul.
J'investis mon poème dans un style indigeste, au plus juste de ma subjectivité :
L’abstraction de la forme
Pour une recherche cosmogonique de mon vivant.

L'intrication et l'abstraction sont les deux mouvements qui, dans leur combinaison, me donnent une forme intelligible, humaine, une forme pensable et pleine de bon sens.
J'abstrais pour penser, puis j'intrique pour donner à mes sens.
Mon corps organique et vivant m'intrique au cosmos,
Ma pensée crée les abstractions nécessaires aux agencements utiles de ma condition,
Ma condition d'être de corps et de peaux.

Intrication et abstraction sont mes deux mouvements fondamentaux.

Je ne peux pas penser l'intrication seule
Parce qu'elle est absolue, totale, omniprésente.
L'intrication seule est une saturation, elle m'est
Un bruit aveuglant et sidérant.
Elle me demande d'initier un voyage omniscient où mon esprit est l’espace-temps,
Où tout est signature de tout, origine de tout, où tout est par tout, vers tout et en tout… C'est Impensable.

Je pense à Œdipe,
Déjà aveugle et qui
Se crevait les yeux
Pour justifier son aveuglement.

L’intrication seule, dans sa forme pensée, est une forme d’abstraction par le plein.

Elle est une forme concave intenable et qui m'indique qu'elle est
Une direction que je ne peux initier par la parole.
Je ne peux penser l'intrication que dans le mouvement d'abstraction qui la définit,
Dans le mouvement qui en crée sa forme concave.
L'abstraction est le masque convexe de l'intrication.
Abstraction et intrication sont les deux sens d'une même direction,
Les deux sens d'un même mouvement. Les deux faces d'un même masque.

Dans ma pensée, je touche l'intrication par les abstractions emmenées jusqu'où mon esprit est seul au milieu du néant,
Pour s’annihiler de lui-même jusqu'à ce que tout
Soit confondu au néant.

Si l’intrication est seule fonction proposée à mon esprit, celui-ci,
Fusionnant avec le cosmos,
Explose mon corps obsolète.

Je pense à Icare, à son masque
Posé sur mon visage.

Sans l’abstraction tout est brûlé, confondu à mes sens, à mon esprit.
Si tant est qu'il soit tenable d’évoluer dans la saturation du soleil,
Je suis confondu au cosmos par la sidération.
L’abstraction est ce qui me permet d’échapper à la noyade du ciel, à
Son aspiration cosmique.

Mes mains ont entraîné mon esprit à l'outil.
L'outil sort la matière de son contexte, l'isole, pour détourner son usage, le pervertir.
Ma pensée est devenue l'outil de mon humanité, dans le mouvement de son abstraction,
Pour préserver mon humanité des dragons sauvages et de leurs colères absurdes.
L'abstraction est mon outil anthropologique.
Je peux abstraire une chose, une chose simple comme une fenêtre,
Et aussi un meuble et quelques souvenirs, et aussi les dragons.

Dans un exercice puissant de méditation,
Je peux creuser, creuser plus loin, abstraire, creuser
Dans la mémoire de ma matière.

Faire abstraction, c’est séparer, distinguer, et faire l’effort d’oublier ce qui n'est pas apprécié comme utile.
Est-ce que je fais abstraction de ma fenêtre, abstraction par la fenêtre, ou encore
Abstraction avec ma fenêtre ?
Il m'a bien fallu une fenêtre pour en faire l'abstraction.
Je fais abstraction de ma fenêtre et je ne vois plus que cette fenêtre. C'est le paradoxe d'une pensée qui ne comprend que ses abstractions.
Je fais abstraction avec ma fenêtre, et voici que cette fenêtre m'aide à faire disparaître les murs et

les dragons.
L'abstraction demande un référentiel. Ce référentiel crée, en négatif, les invisibles.

Faire abstraction avec, c’est extraire un corps qui révèle l'ensemble de son système,
C'est faire du vide une trace, une blessure.
L'abstraction porte en elle la trace de ce qui a été oublié.
C’est là tout à fait l’inverse de l’intrication.
L'intrication est le rappel persistant que rien ne peut être ignoré,
Que l'empreinte et le pas sont une seule et même chose,
Rendant l'oubli inconcevable et faisant de toute trace
Une piste qui mène au bain du cosmos.

L'intrication et l'abstraction avec sont mes deux mouvements primordiaux, mon conflit ontologique. Ils dessinent l'intervalle
De mon propre mouvement
Avant l'impact de l'espace et du temps.

Faire abstraction avec est le mouvement que je cherche, car il est le mouvement d'intrication inversé
Qui concerne ma pensée.

L'intrication fait perdre aux présences leurs formes pensables.
L’intrication opère comme un éther gluant et confondant.
Sans l’intrication, le cosmos ne serait que chaos de vacuités
Où l'absence serait la règle par l'interaction rendue impossible.

Mais ma pensée
Ne connaît que l'abstraction.

Pour donner un mouvement constructif à ma pensée, il me faut user de l’abstraction seulement.
Pour penser l'impensable je dois épuiser l'abstraction jusqu'à l'intrication rendue inévitable.
Je veux ici confondre ma pensée dans son propre paradoxe du figé pour le mouvement.
Je veux confondre ma pensée dans son pouvoir d'abstraction jusqu'à ce que l'intrication reste la seule option possible.
Lorsque j'aurai épuisé l'abstraction, j'aurai épuisé ma pensée
Et ce qui restera
Sera hors de mon humanité.

Hors de mon humanité je pourrai
La regarder
S'agiter dans
Le théâtre du vivant.

Je me plie à l’abstraction seule, unique fonction accessible à la pensée,
Sans autre outil
Qu'une pelle cosmique
Avec laquelle je suis prêt

À abstraire toute apparition.

Faire abstraction avec

Ma peau dessine mon corps.
Une peau dessine mes cellules.
Mes organes sont distincts.
Mon corps est structuré par des abstractions avec.
Mon histoire m'a séparé physiquement de mon environnement en m'attribuant des limites.
L'histoire m'a donné un corps qui me distingue et me définit.

Je fais abstraction en faisant abstraction avec mon anthropocentrisme. Je fais abstraction de ce qui est hors de mon corps en faisant abstraction avec mon corps. Je fais abstraction de mon histoire, de mon environnement, du naturel.
Petit à petit, Mon corps
Englobé de peau
Est une forme qui m’apparaît distincte de son environnement, ma peau m'isole et me ferme.
Mon corps humain identitaire, coupé de son environnement, devient son propre environnement.
Mon humanité, qui est à la fois une extériorité et une intériorité, devient alors ma seule nature.
Ainsi l'anthropocentrisme et le naturel se retrouvent liés en négatif.

Deux choses distinctes sont deux référentiels l'une pour l'autre, et c'est un paradoxe anthropologique
Que deux choses distinctes se lient ainsi pour se retrouver confondues dans leur propre système.

Ce paradoxe permet le mouvement. C'est une animation métaphysique qui donne à l'idée son mouvement. Le paradoxe est un lien impensable qui trouve son corps dans la physique des intervalles.
Le paradoxe est le mouvement impensable qui nomme les intervalles avec un rire.

Mon corps est cet animal, habité d'un jardin d'une essence impensable, une présence animiste qui a trouvé refuge dans une forme qu'elle avait repérée dans les écarts.
Une force animiste s'est réfugiée dans la contradiction d'une forme pour acquérir un mouvement autonome,
Un mouvement propre dans le conflit d'un intervalle, une force d'indépendance qui lui a offert la mobilité dans une autre dimension,
Vers l'intention amoureuse des intrications.

Cette mobilité lui a offert le probable, le possible,
Une capacité au désir
De participer au monde,
En actant son unicité parmi d'autres unicités,
Dans la danse cosmique de l'intrication,
Dans le spasme d'un rire fait d'intervalles.

La forme est une relative indépendance au monde. La forme, en ce qu'elle distingue un objet du reste, offre à l'objet son pouvoir de référentiel et, par là même, la forme est la condition première de la mobilité. Inversement, la mobilité d'une forme produit son expérience singulière, sa mémoire. La forme d'un caillou est sa mémoire, la taille d'un arbre est sa mémoire, mes mains portent leur mémoire, ma démarche est un mouvement empirique, mémoire d'une transmission empathique plus lourde qu'un patronyme.

La mémoire d'un corps est aussi dans les traces en dehors de lui,
Et dans des dimensions inconsidérées.
Des souvenirs surgissent comme des traces dans ma phantasia,
Des moments jaillissent dans des états venus d'autres temps et d'autres présences,
Vagues lumineuses et invisibles qui résonnent du passé et qui servent le présent.

Ces états synchronisent le passé et le présent, autrefois ils étaient un futur possible.
Il est ici un endroit trouvé
Où le temps est déboussolé.
La mémoire est certainement hors de la forme, hors de l'espace et hors du temps.

Cette représentation d'une mémoire par un état hors espace-temps, c'est ce qui a fait de la représentation une nécessité et un outil mutilant pour l'être autonome. Lorsque je me représente une chose, je la déforme. C'est une simplification nécessaire à son agencement dans ma pensée, mais aussi une simplification par l'abstraction qui projette un sujet dans ma réalité abîmée qui se distingue du réel,
Au point qu'une représentation est parfois une mémoire sans trace associée, qui aura perdu son intégrité, perdu son ancrage dans la lucidité.
Dans sa spécialisation, mon humanité a agencé les représentations invisibles en pensées, en gestes, en images, en idées, en vocables. C'est un voyage vers l'abstrait qui, dans ma qualité vivante à être chargé de mémoires, optimise ma survie grâce à une érosion du réel.
Ainsi est née l'abstraction avec mon humanité.
Je ne peux me fier à ma seule pensée.

Sortir ma mémoire de sa structure génétique et de son expérience propre pour l'amener dans des dimensions humaines, dans la langue, l'art, la culture,
C'est aujourd'hui ce que mon humanité a porté comme caractéristique essentielle.
Elle en a fait sa spécialité, au point où la tentation de n'être que cela fut accessible,
Jusqu'à la domination prédatrice,
Que seule la dissociation permettait.
Une abstraction, une dernière abstraction qui permettait de fuir la source des peurs, qui permettait de fuir le corps, qui permettait de tuer les dragons,
Et qui avait pour support la pensée.
"Je pense donc je suis".
Le doute ainsi,
Fut proscrit.

Ce fut un modèle mis en mouvement dans une machine d'une technicité sans égal.
Le jardin est devenu la règle, puis le territoire, et enfin la cité politisée et conquérante.

Les peaux s'étalaient, changeaient de matière, d'échelle, de concept,
Le mouvement était toujours le même, ne pas voir la peur
Que nourrissait une nature impossible à penser, et qu'il fallait nommer
Pour mieux s'en distinguer.

Je pense à Thèbes,
Qu'Œdipe a gouvernée, et qui désintéressait Narcisse sur la route de l'Asopos.
Une ville née belliqueuse, du cadavre d'un monstre puissant et menaçant,
Une ville fortifiée investie de lettres et de sciences, de pouvoirs et de jeux réglés,
Ville-représentation de notre humanité, construite par des soldats, sortis des dents du dragon,
Et centre des tragédies.

Thèbes est l'abstraction d'avec le Dragon. Ses dents sont les mots froids qui l'ont fait naître,
Les reliques d'un monde couvert sous des fondations
Jamais assez lourdes, jamais assez fortes et inébranlables.

Si je cherche mon humanité, je fais abstraction avec le cosmos.
Si je cherche le cosmos, je fais abstraction avec mon humanité.

L’abstraction avec devient seule fonction proposée à mon esprit. Elle m'aide à aller à rebours, pour toucher cette chose singulière qui me distingue du néant. Cette chose en moi qui sera la dernière abstraction possible, l'abstraction de ma pensée, de ma pelle.
Je veux trouver cette chose qui peut faire abstraction de l'ultime abstraction, pour pouvoir faire abstraction avec elle. Toucher ce mouvement, c'est ce qui me permettrait de mieux comprendre ma condition mystérieuse qui me fait vivant, en révélant des évidences oubliées par la physique de ma pensée.
En l'écrivant je me rends compte que c'est cela
La poésie.
La poésie trouve, retrouve.
Et alors je délivre la nature de ma démarche et je continue de creuser, avec
Le corps léger d'un poète
Caressant les lames
D'un soleil d'abstractions.

Je fais abstraction avec ma langue, de ce qu'ils ont construit avec leurs dents.

Mon corps est né depuis l’intrication d'où il s'enfuit par abstraction avec lui-même.
Grâce à la pensée qu'il génère dans la dimension où l'espace lumineux
Est plus un rayon qu'un soleil,
L'abstraction est ma pensée elle-même.
Quelque chose d'absurde s'organise en moi.

La pensée bégaye et s'affine et quand j'observe son mouvement alors je peux penser ma pensée.
L'abstraction est ma pensée.
Ma pensée peut se penser.
L'abstraction peut se penser et l'abstraction avec peut révéler la charge infinie du soleil.

Ma pensée bégaye comme un coup de pelle.
Ma pensée agence maintenant des mouvements absurdes dans la canicule d'un espace hors temps.
Un soleil brille sous la terre de mes abstractions.

L’abstraction est la source de mes confusions quand elle n’a pas réussi à trouver ses fondations dans le néant même.
Je veux la voir sur ses terres ! Je veux voir le soleil inaccessible et abstraire le ciel qui nous sépare,
Creuser ses brûlures jusqu'au froid du néant.

Je fais abstraction avec ma littérature.

L’abstraction est une source de paradoxe quand une chose est abstraite depuis deux ensembles distincts. J'imagine ce que je pense résoudre par l'objet quand tout n'est que mouvements lumineux de questions directionnelles sans aucun sens.
Je creuse mon Soleil et ma Terre.
Je ne vois rien de ce que je trouve,
Alors je creuse, encore.

Je dois m'abstraire de mon corps pour faire l'exercice de ma pensée seule, mais je ne peux pas m'abstraire de mon corps pour faire l’exercice de ma pensée.
Je ne peux pas m'abstraire de mon corps pour respecter le désir impartial de résoudre ma nécessité poétique.

Mon corps organique est un objet concret,
Un corps orgasmique mouvant dans la dimension qui rend au concret toute sa lucidité.
Je suis dans une direction déboussolée,
C'est l'absurde d'un mouvement abstrait qui s'ancre dans le paradoxe essentiel de ma raison.

Je creuse mes organes.

Je dois faire avec, et ainsi raisonner avec, et abstraire avec, et
Peu importe l'objet puisque
Il n'est ici question que de couleurs, de néants, de mouvements vers l'inerte.

Je constate sans difficulté qu’à la vue de toutes ces contraintes,
C’est un exercice périlleux qui m'attend.

Une poésie où
L'absurde est la clef.
Sa régie est stricte, elle
Est mon orgasme, mon désir, mon élan vital, mon conatus, mon...

Il doit exister un mot...
Ce mouvement qui est là je ne peux pas être le premier d'autres l'ont trouvé c'est sûr je ne suis pas le seul poète dans cette langue je dois trouver le mot je dois arriver à penser avec ce mot qui fera abstraction des abstractions...

L’abstraction est l’aveu de ma pensée comme une fatalité insupportable.
L’abstraction m'oblige à ma présence. Elle m'oblige, par conséquent, physiquement, à chaque autre présence, concrète et abstraite.
Dans cette direction, elle m'oblige
À la tentation des intrications,
À la tentation du corps.

Je fais abstraction avec mon corps.

Je lutte et m'accroche à ma pelle bègue, aspiré par le soleil,
Certain d'être porté par la justesse de l'absurde et ses paradoxes.
Au bout des formes extraites, il y aura l'ensemble intriqué et crevé.
Il y aura l'essence
Qu'il faudra réagencer.

Je sens en moi la maniaquerie objectale de l'abstraction, comme un désir solaire de regarder où la lumière abstraite devient visible. Il m'est littéralement impossible de penser.
C’est le paradoxe de ma pensée.
Je ne peux encore m'abstraire de mon corps pour penser.
Je dois penser dans l'abstraction avec mon corps rayonnant,
Je dois m'intriquer, de corps, à l'abstraction.

Ma subjectivité est le référentiel des intervalles de mes interactions.
C'est un bel endroit pour creuser.

Dans l'intervalle de ma phantasia

Je me retrouve face au cosmos
Avec ma pelle.

Je le regarde, nos corps se parlent.
Ils sont un double vecteur, la direction à prendre pour toucher ce qui nous fait nous rejoindre. Le corps du cosmos est le vecteur qui me tient à lui. Mon corps et le sien ne diffèrent que dans l'abstraction que peut en faire ma pensée. Avec mon corps, je fais abstraction de ma pensée.

Ma pensée est mon corps,
Mon corps est une pelle.
Je le regarde avec ma pelle.
Il rit et, inébranlable, il se moque.
Il me dit que nous sommes inséparables,
Et que tout cela est bien trop logique
Pour être sincère.

Pour penser le cosmos, avec justesse, je suis contraint de l’aborder par la relation qui me tient à lui :
Penser notre relation, penser les mouvements qui nous animent l'un à l'autre.
Ma pelle est une pelle cosmique avec laquelle je suis en mesure
De théâtraliser le cosmos.
Porté par l'audace joyeuse des poètes, maîtres en subjectivités,
Je tranche une première plaie, puis

Je regarde ma pelle. Je réalise la fragilité des objets, des idées, et j'observe le mouvement de mon poème.
Cette pelle n'est pas l'objet, elle est l'abstraction.
Elle fusionne avec le cosmos et le morcelle.
Je découvre que je ne suis plus qu'un mouvement traversant
Qui attend la fin du commencement.
Dès lors, je ne m'arrête plus de creuser.

La plaie s'évapore et entre dans mon corps innocent.
Plus je creuse le cosmos et plus il entre en mon corps.
Plus j'abstrais par la pensée et plus mon corps sature d'un cosmos qui m’inonde.

Je vois Icare s'envoler avec ses pelles de cire et de plumes et je ris d'une brûlure absurde.

Ce monde trouvé avec cette pelle, ce monde découvert de ses objets, est un monde invisible et fait de mouvements, un monde traversé et traversant,
Où les choses se touchaient bien avant leur contact.

Il m'est maintenant nécessaire de jouer, de
Fondre ma pensée dans mon corps omniscient,
Et de transfigurer mon imaginaire anthropomorphe en
Le projetant dans
Ma phantasia lumineuse, dans
Cet organe mouvant
Au terreau
De ma pensée .

Pour percer le cosmos, je dois devenir cette phantasia, ce spectre organique et lumineux.
Je veux plonger plus loin, je dois creuser encore et dans ce cosmos qui m'habite
Et suivre ce fil qui me plonge dans les mystères les plus concrets.
Je dois confier ma pensée à mon corps, à son héritage, à sa présence d'ici et là-bas.
Lui seul saura m'indiquer la direction pour creuser le tunnel de mon poème.
Je dois trouver la source lumineuse de ma phantasia.

Le corps sensible est mon héritage, il est adapté à l’univers,
Il est son plus fort témoignage dans l'invisible qui m'anime.
Mon corps est habité par une mémoire dynamique, et
Qui partage la même histoire que mon cosmos.
Mon corps est, par le cosmos, la base et la fin d’un vecteur pour atteindre une pensée vers la justesse du cosmos.
Je suis la subjectivité réinitialisée dans la sidération d'un nouveau-né.

Creuser ma phantasia me fait trouver mes souvenirs avortons.
Ce n'est pas ce que je cherche.
Je cherche un mouvement, le mouvement même de ma phantasia.
Je cherche à rentrer dans sa lumière et à trouver l'éclat du premier mouvement.
Je veux vivre le cosmos avant même ses objets,
Avant même que je ne vienne de nulle part.
Puisqu'avant même que je ne vienne de nulle part,
J'étais l'utopie d'un mouvement.

Ma phantasia est le liant subjectif de mon corps avec son cosmos.
Ils se réfléchissent l’un dans l’autre,
Sur l’écran de mon esprit impuissant, irresponsable,
Qui ne peut que constater les jets d'étoiles qui
S'échappent de mes coups de pelle, d
Depuis mon corps cosmique de poète.
Cette phantasia que je veux faire briller, c'est le bruit cosmique d'un cri originel, c'est l'image mouvante d'une page aux livres infinis.

Mon corps est la poésie totale, source concrète de connaissance,
Seule expérience de pensée abstraite qui fuit la vacuité du savoir.
Ma phantasia saura voir ce qui ne se pense pas.
Mon corps attend de disparaître, ma phantasia gardera la trace immatérielle de ce que je cherche,
Comme un bruit latent qui précéderait l'espace.

Ma poésie est l'état méditatif de mon interaction avec le cosmos.
Par la poésie de mon corps, je trouve cette beauté qui me fait être une présence du cosmos.

Ma poésie est dans l'état qui valide la vérité par la beauté, par la révélation du corps, en inversant la phantasia jusqu'à retrouver le chant originel du cosmos.
Théâtraliser la relation qui peut exister entre mon objectivité mentale et ma subjectivité orgasmique, c'est investir ma connaissance par son juste mouvement poétique, c'est
Abandonner le phantasme de la pensée seule et fictive,
Et trouver la phantasia des images mouvantes de mon corps,
Dans une seule loi d'intrication qui aura créé son inverse :
L'abstraction avec ma pelle.

L'inconscient n'a d'inconscient que le nom.
Il est ma part du cosmos qui agit dans l'ombre et que je ne peux pas penser.
Il apparaît inconscient quand ma pensée dévore ma phantasia et
Il apparaît conscience quand le corps valide chaque réminiscence
Dans le regard stupéfait de ma pensée.

Ma pensée m'appartient,
Ma phantasia elle,
Est un chant du cosmos,
Est le chant du cosmos,
Qui se manifeste
Dans mon corps et hors de ma pensée.
Ma trouvaille se fera dans un dialogue à moi-même, dans la relation qu'a mon esprit d'idées avec mon corps confondu au cosmos,
Dans l'intervalle entre mon corps et ma pensée.

L'intervalle est un mouvement
Qui donne aux corps
Leurs consistances.
La phantasia est le mouvement
Qui tient mon humanité
Dans les racines du cosmos.

Je fuis les vérités, les vérités préméditées, les vérités éphémères qui disparaissent au moment même où elle apparaissent.
La vérité est une forme condamnée à l'annihilation par la nature amorphique du contexte qui l'a vu naître,
Par la nature mouvante du cosmos.

La vérité est l'objet précieux des savants
Dont l'humanité échappe
À la nature mouvante du cosmos.

Pour échapper à cette imposture je dois m'ancrer dans le sentiment de beauté que m’offre une pensée rendue vierge,
Une pensée inouïe de justesse, la pensée du cosmos intérieur découvert par une pelle,
Une pensée rendue vierge et cohérente par l’abstraction avec mon corps intriqué au cosmos,
Une pensée bredouillante qui court dans mon corps orgasmique, en criant des hourras comme une divinité enfin réveillée.

Ma subjectivité réduite à son faisceau primordial absurde
Est la seule fonction fiable pour écouter et entendre le cosmos.

Je plonge dans mon corps rendu hypersensible.
Je fais les abstractions en cascade dans le tenseur du cosmos.
Je trouverai, à la source éblouissante de ma phantasia,
La pensée seule et nue, la
Pensée inarticulée et savante, la
Poésie que je pourrai chérir pour initier mon vivant
Aux joies des découvertes primordiales,
Au-deçà des sciences et des savoirs.

Je suis prêt,
À creuser
Au delà de l'ivresse
De mon corps.

J’abstrais et dérive le tenseur du cosmos

J’abstrais mon humanité, mon histoire, mon avenir.
J’abstrais la flore, la faune.
J’abstrais chaque chose,
Le soleil et la lune.
Le sol, les étoiles et les vents,
J’abstrais encore
Et encore j’abstrais
Jusqu’à éteindre la lumière de ma mémoire
Jusqu'à ce qu'il fasse nuit,
Nuit sur la nuit et nuit encore.

J'abstrais tout ce qu'il m'est possible de creuser.

Au terme apparent de ces abstractions, sous le chaos lui-même,
Bien avant l’espace et le temps,
Il y a
Le néant nulle part omniprésent.
Je le vois, là-bas, sous ses dernières guirlandes que j’émiette encore.

Phantasier le néant, ce n'est pas le fantasmer.

Je dois maintenant disparaître également, je dois m'éteindre et éteindre ce théâtre d'ombre,
Je dois fondre mon corps et son cosmos dans la phantasia seule d'un bruit qui s'éteint.
Il me faut abstraire ma pensée et son référentiel, abstraire ces présences indésirables.
Je dois être autre chose qu'un poète flottant dans son éther vidé.
Je dois sentir le trou du trou noir cosmique des abstractions
Jusqu'à trouver ce qui reste quand tout aura disparu,
Je veux voir le mouvement nu de l'intrication.

J'abstrais encore,
J'abstrais avec et
Mon esprit meurt dans son projet...

Je pense à Icare,
Son corps lévitant sous les ailes fragiles de sa pensée,
Cherchant, dans la saturation du soleil, le silence
Que le poids de sa chute a su lui donner.

Je me réveille, la vie lourde,
Voici ce que j'ai trouvé :

Le néant est incommencé.
Il est un incommencé probable, ici, où le temps et l’espace ne sont pas encore.

L'incommencé est une intrication vide.

Le néant est l’incommencé, un incommencé sans espace ni temps, un infini.
Le néant est l'incommencé et l’infini intriqués.
Le néant est l'absurdité paradoxale,
L'instabilité potentielle suffisante pour que l'incommencé soit initié avant même sa propre dimension dans l'erreur d'un temps absent.
Le néant, ce néant sans plus d'abstraction possible, n'est plus qu'un mouvement,
Un souvenir d'un avenir potentiel.

Dès que l'abstraction est aboutie, il ne reste que l'intrication des avenirs oubliés.

Il y a un mouvement sans espace et sans objet, sans espace, ni temps, ni rien.
Le néant est le mouvement seul de l'incommencé dans sa posture infinie d'inerties des devenirs,
Toujours sans espace, ni temps.

L'incommencé pour toujours,
L'incommencé infini.

L'immobilité infinie tient la part d'utopie de l'incommencé, avec lequel elle s'intrique.
Ce néant est le mouvement primordial dans la direction de l'abstraction avec, et qui peut rebondir dans une absurde promesse d'intrication.
L'incommencé et son infini sont les deux sens d'une même direction. Ils sont un mouvement seul, le mouvement pur, débarrassé de leurs dimensions hors espace-temps.
Ils sont une dimension d'intention pure.
Le néant est le mouvement abstrait pur d'un incommencé infini, d'un incommencé et d'un infini coincés l’un dans l’autre par la danse intenable des présences hors dimension, d'un infini incommencé sans dimension.

L’infini plus un est encore l’infini. L’infini n’est pas une fonction, il est un mouvement.
L'infini est intriqué à l'infini plus un, comme l'incommencé est intriqué à l'infini.
L'incommencé est un infini moins un qui n'a jamais été distingué de son intrication avec l'infini.
Ici tout n'est que mouvement cristallin. Le mouvement sans le geste,
L'espoir pandoréen.

L'incommencé infini est, par nature d'intrication, l'infini incommencé.
Cette chiralité des deux mouvements les distingue en deux objets qui étaient un mouvement originel et qui maintenant sont une répétition d'eux-mêmes, plus une variation.
C'est le bruit d'un rythme. C'est un rythme intriqué. C'est
Un intervalle.
Il y a maintenant un intervalle. Un intervalle hors espace et hors temps.

Le néant est un intervalle sans espace ni temps entre un incommencé originel face à son infini potentiel.

Est-il un chat dans cette jarre ?

Ensemble, ils sont leur propre conflit, parce qu'ils sont une même chose dans le paradoxe naturel de leurs sens inverses. Une infime déviation qui les distingue en un rythme où l'intervalle s'installe.

L’incommencé et l’infini ne sont encore que les avortons du temps et de l’espace impensés. Ils se ressemblent comme deux fœtus et grandiront comme deux jumeaux. Ils sont distincts et intriqués comme Dionysos et Apollon dans la naissance d’une tragédie.

Cet intervalle est une densité imaginaire, c’est la densité des possibles sans espace ni temps.
C’est une densité mise en tension par l’absence d’espace-temps. Une densité de mouvement sans son geste.
Un mouvement d'une densité infinie qui n'a jamais eu la dimension d'exister.

Une densité qui se répond en larsen, un larsen synchrone où
L'incommencé se boucle avec son infini.
Dans l'intervalle, l'incommencé et l'infini se confondent maintenant dans leur champ.

Un champ avant l'espace, un champ comme un mouvement d'intention commune. Un champ sans espace est un larsen. Dans ce larsen la résonance a pris la tangente hors d'une non-dimension.

Ils ont créé un axe.

La danse sinusoïdale de l'incommencé et de l'infini trouve l'axe fuyant de leur solénoïde.
Dans le champ d'un intervalle bouclé, mis en larsen, sans espace ni temps,
Une densité croissante,
Exponentielle, qui rayonne sans espace ni temps,
A créé une dimension,
Un corps, sans espace ni temps,
Une glue sans frontière ni forme.

L'axe trouvé est d'une autre nature, c'est un premier axe
D'une première dimension qui reste à naître.
Elle est déjà née, depuis un futur qui se fait sentir dans cet endroit étrange sans espace et sans temps.
Le néant est une polarité mouvante dans le rythme rebondi du paradoxe de l'infini et de l'incommencé,
Ce rythme absurde
Est le moteur du cosmos.

Le néant a maintenant un corps. Un corps perdu comme
Abstrait avec lui-même.
Il est devenu un espace entre deux mouvements abstraits, un espace absurde sans espace.
Il est devenu le rythme moteur et primaire d'une rencontre archaïque de deux équivalents entrés

en résonance.

Le rythme, c'est quand une même chose est doublée. Le rythme est né de l'immobilité de l'incommencé devenu infini, une seule et même chose qui a été doublée dans un néant sans espace ni temps et qui, dans l'impossibilité de s'échapper, s'est rencontrée elle-même.
Le rythme commence quand deux choses se confondent dans leur apparence, mais qu'un détail les sépare dans leur mouvement.
Il suffit d'un intervalle pour qu'un rythme ait existé.

Un coup de baguette est un son.
Deux coups de baguette sont deux fois le même son.
Deux sons identiques et séparés dans un intervalle de temps sont un rythme initié, un premier axe qui ouvre l'espace d'un mouvement.
Deux sons qui suffisent dans leur intervalle à initier leur musicalité, leur champ,
Que le musicien entretient dans l'insouciance de son corps à boucler l’expérience du vide.

Ici le rythme crée une précision abstraite comme la propriété suffisante d'un intervalle sans espace ni temps.
Cette précision donne un corps au néant. C'est l'idée inconsciente du néant.
L'intervalle a trouvé un espace, un champ. Il peut maintenant interagir dans la nature absurde du paradoxe, moteur du cosmos.
Cette boucle est finie, c'est un corps,
Mais son champ ne l'est pas.
Il brille dans une autre dimension qui indique la présence d'une boucle et
Qui crée l'utopie que l'incommencé recommencera.

Sans espace ni temps,
L'incommencé et l'infini n'ont pas de contexte. Leur propre champ est leur seul contexte.
L'incommencé et l'infini se bouclent dans la nature de leur champ.
L'incommencé rencontre son propre champ et l'infini rencontre son propre champ.
Un champ déboussolé de trois champs qui se rencontrent dans trois nouveaux intervalles intriqués.
Trois intervalles qui trouvent leur propre champ et
Les interactions, maintenant, se multiplient dans le nouveau champ fractal des champs.
L'incommencé et l'infini se synchronisent, ils créent une nouvelle boucle.
Disparaître, c'est apparaître, et le concave est convexe.

Je pense à Sisyphe
Dans son intervalle absurde.
Il est le plus grand clown de l'histoire de la tragédie.

Les champs émergent de toutes parts, confondus,
Ils sont des dimensions isolées qui jaillissent dans une explosion cosmique dont on ne verra jamais que le bruit.
Le néant est maintenant un champ de champs tissés qui
Se croisent, s'embrassent, s'aiment, s'intriquent et qui, parfois,

Trouvent la résonance qui leur donne un visage.

La dimension primordiale a trouvé son accélération. Elle devient une cascade de champs, puis de dimensions puis de
Champs-dimensions dans une cascade cosmique hors espace-temps.
Les champs sont des présences irradiantes qui se cherchent une interaction dans le souvenir originel d'une utopie d'intrication.
Ils sont des présences irradiantes prêtes à synchroniser leur rythme par l'intrication d'avec d'autres dimensions.
La nature du champ est de porter vers l'intrication par
De nouvelles dimensions,
Dans la loi fractale des rythmes traversants.

Et alors je pense à mon humanité,
Grandissant dans les cascades exponentielles
La cascade de l'évolution la cascade générationnelle la cascade des civilisations la cascade des idées la cascade des images la cascade des images superposées la cascade mystique des croyances la cascade de la connaissance la cascade des matériaux la cascade des techniques la cascade des vies des morts le flot magmatique des niveaux d'humanité dans le retour impossible d'une cascade bouclée dans l'explosion irréversible d'une danse originelle propulsée par et dans l'infini d'avec l'incommencé,
Mon humanité comme un mouvement transposé du moteur cosmique jusqu'à la croisée des civilisations.
Mon humanité tragique et promise à être un jour animée dans sa propre dimension.

L'abstraction de l'abstraction était déjà un rythme intriqué.
J'accélère.

Les infinis se bouclent maintenant par la symétrie de leurs incommencés, des opposés et des inverses, qui dans la fuite dérivée des nouvelles dimensions créent la source cosmique des champs.
Des champs jaillissent en cascade d'étoiles dans une cacophonie de dimensions solitaires.
C'est l'énergie sombre, maillage de cordes sans résonance, et support du cosmos.
C'est la trace de l'espace et du temps dont ils sont eux-mêmes la trace.

Les dimensions sont des diapasons, qui créent de nouvelles dimensions dans l'association de leurs résonances. Ces nouvelles dimensions qui à leur tour cherchent une résonance quelque part pour vivre une amplitude plus forte vers un niveau supérieur.
Je ne distingue plus les champs de leurs dimensions.

Quelques dimensions entrent en résonance, leur intervalle crée l'espace, un espace pur de mouvement sans geste. Les dimensions restées solitaires tendent vers les dimensions synchrones, elles tentent l'impossible diapason et créent des turbulences, des interférences plastiques qui perturbent l'espace, le rendent discontinu et lui confèrent la propriété du temps.
Le tissu bouge, c'est le geste du temps.

La boucle de l'espace et du temps est le maillage des proto-dimensions entré en conflit avec les incommencés dans l'équilibre diapason des solénoïdes. L'avenir est à trouver, car il est déjà.
La poiêsis est ma finalité originelle.

C'est l'univers en expansion, il est l'infini, le pluriel d'un infini en devenir, la tension du cosmos dans son mouvement qui cherche sa résolution dans l'équilibre musical du big bang.

Quelques particules bouclent leurs infinis dans les dimensions concrètes et insoupçonnées d'une forme, habillées d'invisibles, leur champ comme seule véritable présence.

Le mystère est ce qui nourrit mon regard stupéfait de lucidités.

Par le geste et l'absurde, la forme est cette dimension apparente qui a façonné le champ de la pensée pour s'ancrer dans l'espace saisissable et le temps rationnel.
La forme s'est imposée comme matériau de l'outil de l'abstraction, comme
Un coup de pelle.

La boucle bègue de ma pensée est l'incommencé entré en conflit avec l'infini dans le maillage des champs.

Parce qu'on abstrait une chose seulement avec le référentiel de son inverse,
Comme le masque concave accueille le visage convexe,
L’espace est la trace du temps et le temps est la trace de l’espace,

Le présent est le moment absurde où l'infini et l'incommencé s'intriquent.
Le présent est le temps omniprésent, le bruit cosmique persistant,
L'endroit où toutes les dimensions aboutissent.
Mon corps, où j'ai trouvé la poésie du cosmos, est son antenne intriquée,
Sans l'abstraction d'avec mon humanité.

J'ai vu le néant rebondir sous ma pelle.
J'ai vu le néant rebondir sur lui-même et s’échapper dans le champ de son absurdité.
J'ai vu le néant intriqué à lui-même et devenir son propre rythme pour s'échapper dans un champ.
J'ai vu l'intrication œuvrer dans le paradoxe des sens, dans le paradoxe des mouvements,
J'ai vu l'origine dans le mouvement nu de l'intrication,
J'ai vu le bruit des dimensions invisibles et
J'ai vu les dimensions synchrones tisser la toile du cosmos dans l'explosion des champs.

Mon esprit est le champ de mon corps et de ma pensée, dans la danse matricielle de mon humanité.
Je pose ma pelle.
Des pas, seulement des pas,
Je suis un rythme,
Je suis mes pas.
Je danse,
Dans le champ de mon vivant.

Je lâche ma pelle et je danse l'intrication,
L'intrication dans le rythme
De mes pas, dans ma
Dimension échappée
Du néant, l'immense
Dimension des corps
Symphoniques.
J'avance, traverse ce
Monde, sans souvenir
Et sans projet.
Ma respiration suit
Mes pas. Ma pensée
Est la rosace mouvante des
Apparitions et disparitions.

Mon seul talent n'aura jamais été
Que d'avoir trouvé le néant
Et de l'avoir vu rebondir.

Ma mort et ma pensée sont sans espace ni temps.
Mon corps le savait.
Ma pensée bégaie, pour appartenir
À la musicalité du cosmos, au
Plus profond du monde.

En moi,
La première trace du temps, l'unité où
Tout était déjà là.
Une présence dans un mouvement,
Un référentiel nu.

Ma pensée dépassée,
Je suis vivant.

Tout se confond dans une sensation inouïe : Je suis vivant

L’abstraction crée le néant.
Le néant permet le rythme.
Le rythme suinte le champ.
Le champ est la trace du devenir.

L’intrication crée l’absurde.
L’absurde crée le paradoxe.
Le paradoxe crée l'absurde.
Le passé est une trace de l'avenir.
L'absurde est l'intervalle du possible.

Je danse ces dimensions qui m'intriquent
Dans un monde coloré,
Où quelque part, au fond de moi,
Tout, déjà, est intriqué.

C’est la naissance intriquée de l’absurde et du paradoxe comme mouvements fondamentaux d’un univers fait de
Mouvements impensables qui me définissent.
C'est la naissance d'un monde mouvant où "Je" est insaisissable hors d'un sentiment de beauté et de joie.

L’absurde est le mouvement qui a quitté la tension chaotique de l'abstraction,
Qui a fui le seuil de l'impossible pour traverser le concret, dans un cosmos où le rythme est un fondement qui ne se traverse que dans ses intervalles.
La forêt est absurde, et je n'y suis qu'entre ses arbres.

L'intrication est un mouvement concis, qui n'attend pas de se faire sentir.

L'absurde est mon mouvement matriciel, il est l’intrication vectorielle séquencée hors espace-temps par l’abstraction de l’abstraction, il est la simultanéité des opposés et des inverses dans la définition solénoïdale de leur intervalle.

L’absurde est la matière première de ce poème créé dans le champ de mon vivant, au plus loin du chaos, dans la pertinence de ma phantasia,
Où chaque mot s’intrique pour rendre la musicalité d’une pensée trouvée dans l'intervalle de mes organes.

L’abstraction de l’abstraction s’est dissoute dans le rythme pour libérer l’absurde dans ce qu'il a de plus concret.

L’absurde est la manifestation cinétique d'un univers où tout n’est qu’interactions d'invisibles et d'inconcevables, dans l'interaction mouvante des intrications...
Mais en plus concis.

L’absurde est une lumière, un champ, une phantasia.
L’absurde est la forme d’organisation par les invisibles impensables d’un mouvement réalisé dans le référentiel des dimensions intriquées et tirant vers leurs synchronisations dans un bain d'interférence de mouvement...
Mais en plus concis.

Là où mon corps,
Heureux et joueur,
Constate
Que mon mouvement est fait de ces interférences,
Je suis l'erreur originelle de ma pensée,
Et c'est un soulagement.

Il doit exister un mot, dépourvu de mystique, qui désigne la forme d’un univers où tout est intriqué quand
Nos esprits entraînés touchent enfin leur naïveté à être.
Ce mot ne peut qu'échapper au langage. Il est le son d'un brouhaha dont la douceur ressemble à la caresse d'une étoile.
Cette étoile en moi, cette
Trace du cosmos...

J’ai investi l’intrication dans l’espace tensoriel et absurde du cosmos.
De cette expérience,
Force est de constater que
Je suis vivant.

C’est ainsi que l’humanité a désiré le théâtre :
Pour tenter sa cohérence
Avec le cosmos,
En se regardant, et en
Se laissant
Affecter
Par l'indiscutable lucidité des corps
Habités d'étoiles.

Ce mouvement est
Mon identité
La plus profonde.
Je suis vivant.